

ROGER
FRISON-ROCHE



**BIVOUACS
SOUS LA LUNE**

ROMANS

LA PISTE OUBLIÉE

★

LA MONTAGNE AUX ÉCRITURES

★★

LE RENDEZ-VOUS D'ESSENDILÈNE

ARTHAUD

ROGER FRISON-ROCHE

BIVOUACS SOUS LA LUNE

ROMANS

LA PISTE OUBLIÉE

★

LA MONTAGNE AUX ÉCRITURES

★★

LE RENDEZ-VOUS D'ESSENDILÈNE



Après avoir écrit *La Grande Crevasse*, Frison-Roche met en chantier deux romans fortement inspirés par ses expériences sahariennes, le premier et le second tome des *Bivouacs sous la lune*. Un jeune lieutenant novice au Sahara est chargé de capturer un Touareg rebelle. Cette épopée le mène sur la piste des Garamantes, où s'acheminaient, il y a trois mille ans, l'or, les émeraudes et les esclaves. Mais une mystérieuse présence menace l'expédition.

Deux ans plus tard, un troisième roman saharien verra le jour, d'abord conçu comme un scénario de film pour Clouzot. Une jeune femme décide de rejoindre son fiancé, en poste depuis deux ans aux confins du Tassili. Partie seule de Paris, elle traverse le Sahara à bord d'une vieille Torpédo. Mais le lieutenant est envoûté par le désert et séduit par une belle Targuia...

ARTHAUD

Roger FRISON-ROCHE

BIVOUACS SOUS LA LUNE

La Piste oubliée

*

La Montagne aux Écritures

* *

Le Rendez-Vous d'Essendilène

ARTHAUD

NOTA – L’auteur a conservé un certain nombre de mots indigènes dont l’équivalent n’existe pas en français. Des astérisques les accompagnent lorsqu’ils figurent pour la première fois dans le texte et renvoient au glossaire en fin d’ouvrage.

© Arthaud, Paris, 2004
26, rue Racine
75278 Paris Cedex 06
© Arthaud, 1950, 1952, 1954

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-6034-4

La Piste oubliée

PREMIÈRE PARTIE

TAMARA

CHAPITRE PREMIER

Accroché à son volant, mort de fatigue, le képi bleu délavé rejeté en arrière, les yeux rougis par le vent de sable, Dubois, engagé volontaire depuis cinq ans aux Compagnies sahariennes, s'efforçait de résister au sommeil.

Depuis plusieurs heures, malgré les ondulations du reg* qui secouaient la voiture, il avait cessé de penser. Automatiquement il passait ses vitesses, débrayait, embrayait, dégorgeant son carburateur d'un rageur coup de pédale.

À ses côtés, le « colon » dormait... À dire vrai, les officiers du Nord, bien sanglés dans leurs dolmans impeccables, auraient difficilement reconnu un officier supérieur en ce paquet de burnous rouge et blanc, laissant dépasser d'un sarrouel* noir soutaché de broderies blanches deux pieds nus énormes aux orteils écartés, de vrais pieds de Saharien, élargis par le port des nails*. Du visage, on ne distinguait qu'une moustache en brosse débordant le chèche* kaki relevé jusqu'au nez et rabaissé du front jusqu'aux yeux. Sur la banquette arrière, trois corps emmêlés se laissaient, eux aussi, gagner par un sommeil pesant que rien ne pouvait empêcher, ni les cahots, ni l'atroce chaleur

de cette nuit de juin 1928, parcourue par le souffle brûlant du vent d'ouest.

Dubois maugréa :

« Les brutes ! Pas un qui me tiendrait compagnie ! Et cette piste qui n'est plus visible ! Sacré colon, toujours pressé, comme si on n'aurait pas pu passer par El Goléa, In Salah et Arak ! C'est quand même plus fréquenté et meilleur... »

Il n'acheva pas... Devant lui se présentait un oued dont il ne pouvait estimer la largeur, et brutalement le reg dur et roulant fit place aux sables mous... Il essaya bien de descendre rapidement ses vitesses ; trop tard ! Lorsqu'il eut réussi à se mettre en première, l'auto, enlisée jusqu'aux moyeux, se bloqua sans rémission, moteur calé.

Son voisin, surpris par le choc, alla buter du front sur le pare-brise.

« Tu roupillais, bleusaille ! Tu roupillais... », lança le colonel d'une voix furieuse ; puis, se tournant vers la banquette arrière, d'où s'élevaient des interjections en arabe et en tamachek* :

« Ahmed, Bombi... Fissa* ! Aux roues... 'spèces d'emplâtres ! Pas moyen de compter sur vous... Dubois, t'auras huit jours... Suffit ! Allez ouste, Lignac, dégagez ! Ai pas envie de coucher dans l'oued... Sacré vent de sable ! Bon sang, quelle chaleur... Chien de métier ! Comme si c'était le rôle d'un colon de se balader en plein été au cœur du Hoggar... Mais faut pas compter sur les jeunes... Pas plus de résistance que des filles... Et Beaufort, est-ce qu'il arrive ? On n'aperçoit même plus ses phares... Tu l'as perdu, hein... T'auras huit jours de plus... »

Blasé, muet, Dubois ouvrit la portière.

Ils descendirent et tout à coup furent enveloppés dans une tornade de sable chaud qui parcourait le reg en hurlant. Elle les gifla violemment au passage et disparut dans la nuit.

Dubois avait laissé passer l'algarade sans broncher. Il connaissait son colonel, depuis le temps que tous deux parcouraient le

Sahara en tournées d'inspection. Il riait intérieurement en le voyant se masser le front avec énergie. Quel réveil !

Quant à lui, bien sûr il avait somnolé, mais les autres, pensait-il... Le patron, en prenant place à ses côtés, au début de l'étape, ne lui avait-il pas dit : « Vas-y, petit ! On bavardera, ça te tiendra compagnie » ? Il n'allait pas lui expliquer, au colon, que depuis trois heures il conduisait en solitaire sa lourde machine, tandis que son voisin et les autres ronflaient !

Mais déjà l'ensablement, cet incident quotidien de la piste, était oublié.

Tournés vers le nord, les cinq hommes scrutaient la nuit ; une nuit cuivrée, rouillée, exhalant des touffeurs de pierres rouges, une atmosphère de four ; on n'apercevait pas les feux de la seconde voiture.

« C'est ma faute, mon Colonel, concéda Dubois avec humilité, à force de regarder la piste droit devant, j'ai oublié de me retourner ; d'ailleurs j'avais toujours l'impression de voir leurs feux dans mon rétroviseur... Faut espérer qu'ils ne perdront pas les traces... Car sur vingt kilomètres, c'est du reg dur. On doit être entre In Takoufi et In Abezzou ?

— Bien sûr, pardi, grogna Marlier, on doit se trouver à hauteur de la Tefedest du Sud. Au jour, on verra l'Isarneïd et l'Inekoulmou... Tu te rappelles ? Les deux énormes coupoles de granit... Bon ! Ça va, fiston, fit-il radouci, je retire les huit jours ; je n'avais qu'à ne pas dormir, moi non plus... Ahmed, Bombi, poussez aux roues ; vas-y, démarre doucement, en première... Ton carburateur tousse ; faudra le nettoyer...

— Faut mettre les creshbas*, mon Colonel ? interrogea le chauffeur.

— Pas la peine... Allez, Lignac, un coup de main ! Au Sahara, on est tous solidaires... »

Cahin-caha, la voiture se dégagea, prit de l'élan ; Dubois, ayant réussi à la sortir des sables mous et à la conduire sur un

tertre, orienta le capot face au vent et coupa le contact. Le moteur se tut. Il se fit tout à coup un grand silence, interrompu de temps à autre par la voix du vent gémissant sur le désert... On ne distinguait toujours pas les étoiles... Rien que le mur des ténèbres !

« Ta batterie est-elle bonne ? dit encore le colonel. D'ailleurs, on en a une de rechange ; laisse tes phares allumés, ça servira de repères aux autres. »

Sa colère passée, Marlier se prit à sourire... Ses hommes connaissaient son caractère emporté et ne s'en effrayaient pas. Véritable soupe au lait, ses ires ne duraient que quelques secondes ; certes, s'il avait fallu additionner tous les jours d'arrêt, toutes les heures de consigne, toutes les rétrogradations prononcées et enlevées sur l'heure, au cours de ses emportements périodiques, on eût pu croire que les troupes du Territoire des Oasis cumulaient les punitions. En fait, Marlier punissait rarement. « On vient au Sahara par vocation, disait-il. Si ça ne vous plaît pas, ouste... dans le Tell ! Il y en a assez pour prendre la place. »

« Bombi, fais chauffer l'ataï* », décida-t-il soudain.

Écartant le chèche de sa figure, il caressa à pleines mains ses grosses moustaches, geste familier pour son entourage. Son énorme stature se dressait dans la nuit ; le képi relevé sur le front, l'œuf colonial en avant (sa guerba*, comme il disait), il était bien ainsi que la légende l'avait dépeint aux gens du Nord, le chef original et non conformiste, modelé par le désert, sachant comprendre et diriger aussi bien les Européens que les Chaamba* ou les Touareg. Plus à son aise sur la piste que dans les salons du XIX^e Corps, à Alger.

Un peu à l'écart, les goumiers allumèrent le feu ; de leur brutale flambée, les larges touffes de drinn* éclairèrent un cercle du désert. Déjà Chaambi Ahmed ben Metlili, accroupi à même le sable, nettoyait les petits verres et les minuscules théières ;

tandis que Bombi l'ordonnance, abaissant son litham*, découvrait une large face de nègre, hilare et sympathique.

La bouilloire fusa, et son chant humanisa le paysage.

Pendant que Dubois, comme tout mécanicien digne de ce nom, fourrageait dans son moteur, faisait le plein d'eau et d'essence, le colonel et Jean Lignac, assis à l'orientale, devaient autour de la flamme. Deux caractères opposés, deux volontés égales. Le mince et frêle Lignac faisait apparaître plus monstrueuse encore la forte corpulence de l'officier.

Petit, maigrichon, tout en nerfs, le jeune savant cachait cependant sous son aspect délicat un tempérament de fer, capable d'endurance jusqu'au-delà des limites raisonnables. En fait, sa première mission en 1922, aussitôt après son agrégation, avait été une réussite scientifique. Explorant les terrains de parcours des Touareg de l'Ahnet* et des Iforas*, dans ces régions hostiles qui séparent le Sahara algérien du Soudan, il avait non seulement découvert les débris d'un squelette fossile remontant au quaternaire – datant peut-être même de la fin du tertiaire –, mais encore réuni les premiers éléments d'une carte géologique et précisé de nombreux points astronomiques. Un peu contré au début par les militaires du Territoire, qui n'avaient pas tout de suite compris ce que recelait de foi, de puissance de travail et de raisonnement scientifique cette enveloppe mesquine, il avait forcé, au bout de quelques mois, leur estime : désormais il était des leurs.

On lui pardonnait même son éternel bavardage, son grand et terrible défaut... Car le Gascon, au cerveau bouillonnant d'idées, ne pouvait rester un instant sans parler. Quiconque sait qu'au désert le silence est vertu cardinale comprendra qu'il ait fallu à Lignac toutes ses qualités de savant et d'homme pour gagner la partie.

Le colonel, qui avait vu défiler dans ses bureaux d'Ouargla maint « chargé de mission » dont les hautes lettres de recommandation ne dissimulaient pas toujours l'incapacité, avait apprécié

les résultats tangibles rapportés dès sa première exploration par ce surprenant bavard. Lui-même était grand parleur ; mais, à la différence du savant, le colonel se taisait parfois brusquement, pendant des heures, et chacun savait alors qu'il fallait respecter ses méditations.

Bombi apportait avec respect le plateau de cuivre et les théières. Avec des gestes minutieux de femme, il disposait devant les deux Français les verres de poupée. Marlier et Lignac regardaient, à nouveau somnolents, mais avec l'intérêt que porte tout Saharien à la confection rituelle du thé. Bombi, en la matière, était maître.

Ayant creusé un léger trou dans le sable, le Noir y glissa quelques charbons ardents. Dessus, la bouilloire toute bosselée chantonnait, laissant fuser la vapeur par son bec. De deux petits sacs de toile, le nègre sortit le thé vert et le pain de sucre. Il jeta dans l'une des théières une grosse poignée de feuilles, les ébullanta, rejeta le liquide, puis remplit de nouveau le récipient ; ensuite, à coups de martelet de cuivre – le marteau d'Antinéa – il cassa le sucre en gros cubes qu'il plaça dans l'autre théière. Très lentement, marmottant une nostalgique mélodie, il transvasa le breuvage de l'une dans l'autre, en versa une petite quantité dans son verre, goûta avec la précision d'un chevalier du Tastevin humant sa coupelle.

Le thé fut servi à la ronde. Le premier verre au colonel, le deuxième à « M'siou Lignac », le troisième à Dubois qui, faisant fi du kanoun*, attrapa son verre et le vida d'un trait sans attendre le signal de la dégustation. Les trois hommes ayant bu, Bombi servit alors les goumiers assis à l'écart. Les grandes flammes des feux de camp montaient maintenant presque verticales dans l'air surchauffé. Le vent de sable tombait, avec l'approche du jour. On pouvait, à travers l'atmosphère embrumée, apercevoir déjà quelques points lumineux dans le ciel : des étoiles. Habitué

aux vicissitudes du désert, l'équipage supportait sans être incommodé l'exceptionnelle chaleur de la nuit. Lignac rompit enfin le silence :

« Ça commence tôt les chaleurs, mon Colonel !

— Je vous avais bien dit de venir en hiver ! ronchonna Marlier.

— Bien sûr, mon Colonel, mais allez décider ces Messieurs de l'Institut à faire "fissa" ; ils ont l'éternité pour eux... Nous aussi d'ailleurs, et puis, là où je veux aller, nous serons constamment en altitude. Voyez-vous, je préfère un été dans le Hoggar à l'été algérien... la sécheresse, il n'y a que ça !

— Hum, hum, hum... ! Voudrais bien vous y voir après vingt ans de Sahara... Vous venez, vous fichez le camp dans le bled, vous nomadisez, tout nouveau, tout beau... Mais prenez ma place, prenez celle des officiers d'A. I.* dans les postes. De la paperasse, de la paperasse, du bureau à longueur de journée... des rapports à fournir à ceux du Nord... des états de pertes... Ah, là là ! Il y a des jours où je voudrais en être à ma première ficelle, avec toutes mes illusions... Bast ! je ne les envie pas ; qu'ils me f... la paix, qu'ils me laissent gouverner mon Sahara, les imbéciles... Parrot, qui commande à Djanet, m'avise l'autre jour qu'il a perdu deux chameaux au pâturage... perdus ou volés... en tout cas, pas perdus pour tout le monde... Ça doit être un coup des Kel Messak*. Il en était venu une caravane depuis le Fezzan, et comme je n'ai pas le droit de passer la frontière théorique italienne ! Enfin, bref... Parrot m'envoie l'état de perte régulier modèle tant et tant... Mon chef d'état-major transmet... Ça arrive en Alger, ça f... le camp à Paris, juste comme un intendant mettait son nez dans les papiers pour vérifier la bonne utilisation des crédits : un contrôleur... Ça alors ! Bref, six mois après m'arrive notification supérieure... annotée ironiquement par Alger, qui jubilait à la perspective de connaître ma réaction. — "Par note, etc., il est prescrit d'entourer désormais les pâturages

à chameaux d'un réseau de fil de fer barbelé ainsi qu'il se fait dans les prairies normandes ; utiliser piquets et stocks anciens qui doivent exister à Ouargla depuis la fin de la guerre. On évitera ainsi la perte d'animaux de valeur, longs à dresser et indispensables à notre mobilité dans le Sud." »

Lignac s'esclaffa ; mais déjà redevenu soucieux, le colonel sentait se réveiller sa colère. Cette fois, il prit à partie Beaufort qui n'arrivait pas...

« Et cet animal qui n'est pas là. Pas étonnant, un bleu au Sahara ! On me l'a f... sur les bras !

— Diable, mon Colonel, culpa Lignac, laissez-le s'acclimater. Je connais peu Beaufort, une ou deux rencontres à Ouargla pour la préparation du raid, et depuis les journées de piste ; mais il paraît avoir de l'étoffe.

— Oui, bon officier, reconnu en bougonnant Marlier. Premier de Saint-Cyr, excellentes notes, lieutenant de chasseurs alpins, et magnifique montagnard ! Fils de personne, je dois dire cela à sa décharge, arrivé par son travail et le sacrifice de ses vieux ; sympathique, bien sûr... Mais enfin, Lignac, voilà un gars qui vient au Sahara par désespoir... muté sur sa demande, avec appui imposant de tous ses chefs... Faut le distraire, le petit, alors on l'envoie au Sahara... Comme si nous avons besoin d'être déprimés dans ce bled... Non, mais, mon vieux, contemplez-la, cette terre de consolation ! »

La nuit finissant, le vent de sable était tout à fait tombé. Le paysage de mort s'ébauchait. Un paysage que, dans l'obscurité, ils n'avaient pas imaginé. La voiture était immobilisée sur la rive légèrement surélevée d'un oued à sec. Un immense reg sans végétation, couvert de cailloutis, s'étendait à l'est jusqu'aux premiers contreforts de la Tefedest. On y distinguait, très haut au-dessus, des éboulis, deux énormes coupoles granitiques, gigantesques carapaces de chéloniens, bleutées, livides dans le jour naissant. Les flancs de la montagne baignaient dans un

amoncellement de sables blancs – des sables de granit – qui les enrobaient, garnissaient les brèches et les couloirs rocheux ; on eût dit, dans la pâleur de l'aube, un paysage de neige. Quelques tahlas* desséchés, ébranchés par les nomades, marquaient en surface le cours souterrain de l'oued. Leurs branches mutilées accroissaient, si possible, la désolation du paysage. L'heure bleue tournait au fauve. On pouvait encore deviner, droit au sud, une puissante gara* s'élevant comme une immense pyramide au-dessus du reg.

« Tiens ! mon Colonel, fit Lignac, la Gara d'In Ekker ! Nous ne sommes plus très loin de la piste principale. »

Là-bas, en effet, passait le fil ténu qui relie le Hoggar au Tidikelt* et au Nord. La piste se faufilait à travers les gorges d'Arak ; dure et caillouteuse, elle offrait cependant une certaine sécurité par la proximité relative de ses points d'eau permanents : In Salah, Hassi el Kheneg, Tiratimine, Arak, Meniet, Tesnou et enfin In Ekker.

« Oui, on aurait pu la prendre, concéda Marlier ; mais je tenais à visiter mes gens de Flatters, et ceux d'Amguid. Sous prétexte qu'ils ne sont pas sur l'itinéraire direct, on a tendance à les délaisser. La visite du patron, de temps à autre, ça fait du bien. Bon sang ! Ça chauffe déjà ! On était si tranquille », grogna le colonel rejetant en arrière la visière de son képi.

Avec la soudaineté des aurores tropicales – ils se trouvaient juste sous le tropique du Cancer –, le soleil, implacable maître des solitudes sahariennes, apparaissait à travers une embrasure de la Tefedest, montant sur l'horizon avec une rapidité inouïe. En quelques secondes, il transformait le désert. La chaleur de la nuit – il avait fait quarante-cinq degrés minimum – n'augmentait pas encore, mais, en vieux Saharien, le colonel savait ce que signifiaient et ces traînées laiteuses dans le ciel et la touffeur d'une atmosphère subitement immobile. Dans une heure, il ferait très chaud, trop chaud... et Beaufort qui n'arrivait toujours pas !

Les tons bleus s'étaient effacés, la montagne avait flambé d'un coup, et maintenant des flammèches d'air chaud vibraient à hauteur d'homme sur le reg caillouteux. Dans quelques instants, de la terre surchauffée allait monter, monter la brume de sable...

« Hier soir, hasarda Lignac, lorsque nous avons quitté ensemble le bivouac, au large de la Gare El Djenoun*, le chauffeur de Beaufort se plaignait d'ennuis d'allumage... peut-être... »

Il n'acheva pas. Marlier s'emportait.

« Tous les mêmes... la peur, l'obsession de la Gare ! C'est formidable de penser que des hommes équilibrés puissent accorder foi à toutes ces sornettes. La Gare, mon cher, la Gare El Djenoun est une montagne comme les autres, difficile à gravir sans doute ; quoique novice en la matière, j'ai pu observer sa face est haute de mille mètres, et celle qui nous regarde, la plus humaine, présente encore des à-pics de plusieurs centaines de mètres. Enfin, il se trouvera bien un jour des grimpeurs... »

— Si les djenoun ne les mangent pas, mon Colonel... », plaisanta Lignac.

Au seul mot de djenoun, Bombi s'était arrêté de verser le thé et faisait de la main un geste de protection... il était livide.

« Ah ! mon Colonel ! Le lieutenant, il est arrêté par les djenoun ; pour sûr, il est en panne ! Il n'a pas cinq galons, mon Colonel, cinq galons les djenoun ils craignent, mais deux, pas assez ; le lieutenant est un boujadi*... Il aura voulu s'arrêter, peut-être même qu'il aura bravé le sort... Mauvais, très mauvais, jamais braver la Gare et la Princesse du sommet... »

Le Noir hocha la tête gravement.

Objet de terreur superstitieuse dans tout le Sahara central, la Gare El Djenoun, fier sommet granitique, termine au nord la chaîne inexplorée de la Tefedest. Son éperon fouille à même les sables de l'Irrarhar, et aucun nomade, aucun Targui*, aucun Chaambi, ne se hasarde à pénétrer dans les gorges qui donnent

accès à l'intérieur du massif. Quiconque s'y aventure est voué à la mort. On dit que, sur sa cime couverte de jardins d'oliviers, règne parmi les fleurs une belle et maléfique princesse et que les chaos rocheux alentour voient ressusciter chaque nuit les victimes de la reine des sables : le Caïd au burnous rouge, chevauchant, chevauchant, sans cesse aperçu, sans cesse disparu ; ces deux jeunes nobles des Ifetesen*, partis à la conquête de la beauté irréelle, et dont l'un est tombé dans les précipices sans fond, tandis que l'autre revenait à ses tentes, yeux exorbités et privé de raison.

Et la superstition s'est étendue aux Blancs. Les chauffeurs des Compagnies sahariennes redoutent le passage au pied de la Garet : une puissance inconnue arrête les moteurs, détraque les magnétos... Un aviateur audacieux qui un jour l'a survolée a nettement constaté que tous ses instruments de bord se déréglaient...

« Longève lui-même, mon Colonel, osa dire Lignac, n'a-t-il pas déclaré solennellement que sa boussole s'était affolée tout le temps qu'il faisait ses relevés topographiques autour du Djebel* Oudane ? »

Le topographe en question ne passait pas pour une tête légère, mais au contraire pour un homme solidement équilibré.

« Alors, alors, Lignac, vous aussi... fit le colonel sur un ton de reproche. En tant que géologue, vous feriez mieux de rechercher si le Djebel Oudane en général et la Garet El Djenoun en particulier ne sont pas des hauts lieux magnétiques... Ça expliquerait bien des choses... ne croyez-vous pas ?

— Je crois, mon Colonel, qu'au Sahara, l'esprit le plus scientifique ne doit pas dédaigner les légendes et les traditions... La Garet El Djenoun sera gravie un jour ; je le crois comme vous ; mais ceux qui l'escaladeront ne résoudront pas pour autant le problème ; aux yeux des Touareg, ils passeront eux-mêmes pour

des djenoun, et le silence et l'effroi retomberont sur la montagne maléfique.

— Hum », grogna Marlier.

Chaambi Ahmed, assis un peu à l'écart, semblait depuis de longues minutes plongé dans une intense méditation. De temps à autre, il se courbait vers le sol, collait son oreille au sable, réfléchissait... Lignac et le colonel n'y avaient point prêté attention, croyant qu'à son accoutumée il faisait la première des cinq prières musulmanes...

« Le lieutenant venir ! » dit le Chaambi en se relevant.

On ne voyait cependant aucun signe précurseur, pas même le mince plumet de fumée qui décèle de loin les autos sahariennes. Marlier tendit l'oreille. Comme tous les coureurs d'espace, il avait malgré l'âge l'œil perçant et l'oreille fine... On n'entendait que le bourdonnement familier, grésillant des mouches réveillées par le soleil et qui allaient ajouter leur torture au supplice quotidien du sable et du feu...

Il se passa encore de longues minutes, puis Dubois s'exclama :

« Il a raison, le vieux fennec*... Écoutez, mon Colonel ! »

La chanson métallique d'un moteur s'élevait, imperceptiblement, dans le lointain du nord... Peu à peu elle s'amplifia ; Bombi, une main en abat-jour, désigna du bras tendu un petit flocon blanc qui bondissait sur le reg, presque à l'horizon.

« Les voici ! »

Chacun poussa un soupir de soulagement : ce retard qui se prolongeait depuis près de six heures devenait inquiétant... Déjà le colonel regrettait d'avoir prêté si peu d'attention au convoi... « Beaufort ? un novice ! Son chauffeur ? un an de Sud ! Ça n'est pas suffisant... » Enfin, ils arrivaient.

« Vous disiez tout à l'heure, mon Colonel, interrogea Lignac, que Beaufort avait été muté au Sahara par désespoir... Un drame... un accident ?

Bivouacs sous la lune

Tebeul : marque du propriétaire ou de la tribu appliquée au fer rouge sur la peau du chameau.

Teda ou **Tibbou** : habitant du Tibesti.

Ténééré : région désertique entre le Hoggar et le Tchad.

Thaleb : écrivain, savant.

Thalweg : fond de vallée constituant la ligne de direction des eaux.

Tidebirt : pigeon de roche.

Tidikelt : le plus méridional des trois groupes d'oasis du Touat, au pied des falaises du Tademaït.

Tifinar : écriture des Touareg.

Tilma : point d'eau temporaire obtenu en creusant le sable d'un oued asséché.

Tobeul ou **tobol** : tambour de commandement chez les Touareg ; par extension, ceux d'un tobol, hommes de plusieurs tribus obéissant au même signe de ralliement.

Touameur : ancêtres des Chaamba.

Touat : groupe d'oasis du Sahara appartenant administrativement aux territoires du Sud. Chef-lieu : Adrar.

Toub : synonyme de **banco**.

Trik : sentier, piste.

Varan : lézard géant du Sahara (variété d'iguane) mesurant environ 1,80 m.

Yaouled : enfant.

Zeriba : hutte en roseaux.

Achevé d'imprimer par xxx en décembre 2003
N° d'édition : N.01EBNN000128.N001
Dépôt légal : février 2004